JUIN 1912 TROISIÈME SÉRIE N° 30

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

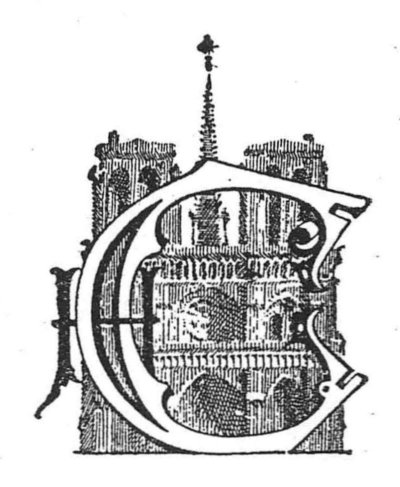
Fondée par le Dr PAPUS en 1890

22e ANNÉE

Prix du Numéro....... **0,50** | Abonnement unique. **5 fr. par an**

Principaux Collaborateurs :

Georges ALLIÉ, ALTA, F.-Ch. BARLET, Jules BOIS,
Ernest BOSC, Gaston BOURGEAT, Jacques BRIEU, R. BUCHERE
Paul CHRAON, DEBEO, FLAMBART, GRILLOT de GIVRY
Abel HAATAN, Dr Marc HAVEN, Albert JOUNET, JULEVNO
KADOCHEM, L. de LARMANDIE, L. LE LEU, Dr PAPUS
PHANEG, QUŒSTOR, A. de ROCHAS, Han RYNER, SEDIR
TIDIANEUQ, TREBLÉDA, Os. WIRTH.



Rédaction et Administration :
LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11
PARIS

22e Année Juin 1912 Troisième Série N° 30

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas

ABONNEMENT UNIQUE 5 FRANCS PAR AN

Le Surnaturel n'existe pas

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

Sommaire

La Survivance de JEANNE D'ARC : GRILLOT DE GIVRY. — Le Double Aithérique : ERNEST BOSC. — Le Langage des Etoiles (*Suite*) *traduction* : JULEVNO. — Le Vivant Paros : PIERRE RIMORI. — Les Mathématiques : NOVALIS. — La Cabale des Hébreux : CHER DRACH. — Le Cimetière D'Amboise : L. CL. DE SAINT-MARTIN. — La Fin de l'Atlantide : FABRE D'OLIVET. Réponse. — Conférences SÉDIR. — Bibliographie. — Revues et Journaux. — Nouvelles Diverses.

La Survivance de Jeanne d'Arc

En présence des critiques qui m'ont été adressées, je résume ainsi la question de la survivance de Jeanne d'Arc :

1° Nous n'avons pas le droit de douter d'un fait historique, lorsqu'il a recueilli *l'unanimité* des témoignages contemporains. La réalité du supplice de Jeanne d'Arc serait donc un fait indéniable si elle n'avait jamais été contestée.

2° La réalité du supplice de Jeanne d'Arc a été contestée. Par qui? par des hommes contemporains d'elle, qui l'ont vue et connue. Ce fait, nous sommes obligés, en conscience, d'en prendre acte.

3° Cette thèse qui suppose l'évasion de Jeanne d'Arc et

la substitution d'une autre femme lors de son supplice est-elle impossible? *Elle n'est pas impossible.* Prenons garde! Je ne dis pas: *elle est vraie.* De grâce, que l'on ne me prête pas des conclusions que je me garderais bien de formuler; que l'on n'interprète pas mes expressions au delà de leur valeur rigoureuse.

Quoique familier avec les spéculations mystiques, je sais, comme vieil universitaire, rester fidèle aux règles de la plus sévère critique historique. Je dis donc que la survivance de Jeanne d'Arc, *ne contient aucune impossibilité.*

4° Avons-nous des documents nous permettant de nous prononcer d'une façon définitive pour l'une ou l'autre thèse? Nous n'en avons pas jusqu'à présent. Il peut en surgir d'inattendus. Nous ne les avons pas. On peut opposer des négations, accuser les témoins de fourberie et de mensonge, mais c'est tout. Moyens pitoyables, auxquels nous refusons d'accorder la valeur d'un *document* indiscutable, faisant autorité.

Voilà donc où je veux en venir, et quelle opinion j'ai émise dans mon livre:

La version officielle du bûcher de Jeanne d'Arc est *possible;*

Mais la version non officielle de l'évasion est *possible* aussi.

D'où incertitude tant qu'un acte précis ne sera pas venu trancher définitivement la question.

Voici maintenant les épisodes et les pièces justificatives de ce fait singulier.

Dans le *Mercure de France* de février 1725, et auparavant dans le *Mercure Galant* de novembre 1683, parut une lettre adressée à M. de Grammont, dans laquelle on annonçait la découverte faite dans un château de Lorraine, par le P. Vignier, de l'Oratoire, du contrat de mariage de Jeanne la Pucelle avec un chevalier: Robert des Harmoises.

On a nié, bien entendu, l'existence de ce contrat que personne n'a vu, il est vrai, sauf le P. Vignier, et dont il n'a pas donné copie. On a suspecté la bonne foi de cet érudit; et le comte de Marsy a même publié une brochure (Compiègne 1890) prétendant que toutes les découvertes du

P. Vignier étaient autant de supercheries. On a cru que la question était ainsi tranchée.

Mais on accorde trop d'importance à cette lettre du Mercure de 1683.

On oublie que, bien longtemps avant le P. Vignier, deux cents ans avant lui, la survivance de Jeanne d'Arc avait été nettement attestée ainsi que son mariage.

Peu nous importe qu'il ait retrouvé ou non au XVIIe siècle le contrat de mariage de Jeanne d'Arc ; cette pièce ne nous est nullement nécessaire ; nous avons mieux et ne parlons donc plus de cette découverte.

La chronique du doyen de Saint-Thibaud, de Metz, écrivain de la fin du XVe siècle, contient le passage suivant :

« L'an MCCCCXXXVI (1436) fut, sire Phelepin Marcoulz, maistre eschevin de Metz, icelle année, le XXe iour de may, voir la Pucelle Jehanne qui avait été en France à la Grange-aux-Hormes, près de Saint-Privay ; et y fut amoinnée pour parler à aucuns seigneurs de Metz ; et se faisoit appeler Claude, et le propre iour y vinrent *ses deux frères,* dont l'un étoit chevalier et s'appeloit messire Pierre, et l'autre Petit Jehan, escuyer, et cuidaient qu'elle fust ars ; et tantôt qu'ils la virent, *ils la cogneurent,* et aussi fit-elle eux, et le lundi XXIe jour dudit mois, ils l'anmoinont lor suer auecq eulx à Bacquillon, et ly donnast le sire Nicolle Lowe, chevalier, ung roussin du prix de XXX francs, et une paire de houzelz, et seigneur Aubert-Boulay ung chaperon, et sire Nicole Groingnat un espée, et ladite Pucelle saillit sur ledit cheval très-habilement, et dict plusieurs choses au sire Nicolle Lowe, *dont il entendit bien que c'estoit celle qui avoit été en France ; et fut recongneu par plusieurs enseignes pour la Pucelle Jehanne de France qui amoinnat sacrer le roi Charles à Reims ;* et voulent dire plusieurs qu'elle avoit esté arse à Rouen en Normandie ; et parloit le plus de ses paroles par paraboles, et ne disoit ne fuer ne ars de son intention, et disoit qu'elle n'avoit point de puissance devant la Sainct-Jean-Baptiste. Mais quand ses frères l'en orent moinnée, elle revint tantôt en la feste de la Penthecoste en ville de Mareville, en chieu Jehan-Quemart ; et se tint là iusques environ trois sepmaines ; et puis se partit pour aller en Nostre-Dame de Liance, ly troisiesme ; et quand elle volt partir, plusieurs

de Metz l'allont veoir à ladite Mareville, et l'y donnont plusieurs juelz, *et la recognurent-ils que c'estoit proprement Jehanne la Pucelle de France,* et adoncq ly donnât Joffroy Dex ung cheval, et puis s'en alloit à Arrelon une ville qui est en la duché de Luxembourg...

... Quand elle fut à Arelon, elle estoit toujours *de costé Madame de Lucembourg,* et y fut grant piece iusques à tant le fils le comte de Warnonbourg l'emmoinoit à Coullongue, et l'aymoit ledit comte très-fort, et tant que, quant elle en voet venir, il ly fait faire une très-belle curesse pour elle armer; et puis s'en vint à ladite Arelon; *et là fut faict le mariage de messire Robert des Hermoises avec sa femme la Pucelle, demourer en Metz,* en la maison ledit sire Robert, qu'il avoit devant Sainte-Ségoleine; et se tinrent là iusques tant qu'il leur plaisit. »

Les passages essentiels à retenir de cette chronique sont ceux-ci:

L'échevin Marcoulz a vu la Pucelle en 1436;

Ses deux frères Pierre et Jehan l'ont reconnue;

Elle dit plusieurs choses à Nicolle Lowe par lesquelles il reconnut que c'était bien la Pucelle;

Elle fut reconnue par plusieurs enseignes comme étant celle qui avait conduit Charles VII au sacre de Reims;

D'autres la reconnurent à Mareville;

Enfin elle se tint aux côtés de Madame de Luxembourg, Elisabeth de Gorlitz, nièce du duc de Bourgogne, qui la connaissait fort bien, et qui s'était intéressée à elle avant le supplice?

Qu'objectera-t-on contre ce passage? Que ce qu'il rapporte est faux. Malheureusement nous donnerons plus loin d'autres documents qu'il n'est pas aussi facile d'éluder, et qui concordent avec ce témoignage.

« Dans ce cas, diront les contradicteurs, c'est fort simple; tous les personnages qui ont reconnu Jeanne *se sont trompés,* ils ont été abusés par une ressemblance. »

Pourquoi se sont-ils trompés?

Avouez-le: ils se sont trompés parce qu'il est indispensable que vous ne vous trompiez pas; parce que votre version doit être vraie à tout prix; parce que vous ne voulez

pas admettre un fait qui détruirait une partie glorieuse de votre légende.

Toute la partialité de l'esprit humain est là. Si cette survivance devait apporter à Jeanne d'Arc, de la gloire; s'il y avait, comme dans la survivance de Louis XVII, une dynastie à continuer, un parti à faire revivre, une espérance politique à consolider, comme les moindres présomptions se transformeraient rapidement en preuves! Comme on serait indulgent sur la valeur des documents! comme on accueillerait avec facilité tous les témoignages!

(*A suivre.*) GRILLOT DE GIVRY.

ENTRETIENS THÉOSOPHIQUES

Le Double Aithérique

On confond bien souvent le double aithérique avec le corps astral; ce sont cependant deux choses distinctes, avons-nous dit précédemment.

Le double aithérique se compose de quatre aithers, qui entourent le corps physique et le relient au corps astral. Les quatre aithers entourent chaque particule du corps grossier d'une enveloppe et produisent ainsi un double de la forme dense du corps, d'où son nom de *double aithérique,* qui pour le Voyant entraîné est aussi visible que n'importe quel objet qui tombe sous nos sens, la couleur de ce double est violacée; quant à sa texture, elle est plus ou moins dense (*fine* ou *grossière*), selon la qualité du corps physique correspondant. Le corps physique et son double aithérique varient simultanément, comme qualité. Ainsi, quand un individu purifie consciemment et avec une grande volonté son corps grossier, son double aithérique profite de cette épuration, sans qu'il en ait conscience, donc sans aucun effort de son côté.

Le Voyant nous apprend que le double aithérique (linga Sharira) et le corps astral (*Corps Kamique*) se pénètrent les uns les autres et pénètrent eux aussi à leur tour, le corps physique. C'est de là, qu'est né la confusion de *linga Sharirâ* (double aithérique) et du corps astral.

Cette terminologie a causé beaucoup d'erreurs, car bien des étudiants ont confondus les fonctions du corps astral proprement dit et du double aithérique.

Des observations répétées permettent d'affirmer, que le double aithérique se compose uniquement des aithers physiques, et quand il s'extériorise, il ne peut ni quitter le plan physique, ni s'éloigner par trop du corps matériel; celui-ci est moulé sur le double aithérique, il attend l'*Ego* à sa naissance.

Le corps astral au contraire se compose exclusivement de substance astrale et lorsqu'il est séparé du corps physique, il parcourt librement le plan astral et sur ce plan, il est le véhicule approprié de l'*Ego* :

C'est grâce au double aithérique que la force vitale *Prâna*) circule le long des nerfs et leur permet d'agir comme transmetteurs de la force motrice, le souffle de vie; (*Prâna*), qui est l'énergie active du *Soi*.

La fonction du double aithérique est de servir d'intermédiaire pour la manifestation de cette énergie, c'est pourquoi, on l'appelle (ce double), le véhicule de *Prâna* (la vitalité).

Disons en passant que ce double aithérique est tout particulièrement sensible, aux substances volatiles. qui entrent dans la composition des alcools.

Le terme double aithérique exprime exactement la nature et la constitution de la partie la plus subtile du corps organique. Cet élément est dénommé aithérique, avons-nous dit, parce qu'il est formé d'aither et il est dit, double, parce qu'il constitue le *duplicatum* du corps physique, comme nous l'avons déjà dit précédemment, mais il n'est pas inutile de le répéter, afin que l'Etudiant soit bien pénétré de ce fait.

A la mort le double-aithérique sort définitivement du corps physique, entraîné par l'Ego. Celui-ci s'en débarrasse, car le double ne peut passer dans le plan astral; il est destiné à périr, à se dissoudre dans le voisinage du corps

qu'il a quitté. C'est le double qui apparaît parfois à des amis du défunt, immédiatement après la mort ; car alors seulement, il peut aller loin, très loin de son corps, ce qu'il ne pouvait faire du vivant de celui-ci ! Il est très rare qu'il puisse parler, il est du reste très peu conscient. C'est ce double qui détermine les apparitions des fantômes.

Certaines personnes dans des conditions particulières, des médiums peuvent en vie, accomplir la séparation du double-aithérique et de leur corps physique, mais ce phénomène cause une très grande fatigue nerveuse aux médiums et peut amener de grandes perturbations dans leur organisme.

Quand le double s'extériorise, il se déchire pour ainsi dire en deux parties ; sa séparation totale du corps amènerait la mort, car sans lui, le souffle de vie cesserait de circuler dans l'organisme.

C'est cette extériorisation même partielle qui produit la catalepsie et la léthargie, c'est-à-dire encore qui amène l'arrêt presque complet des fonctions vitales.

Un grand épuisement succède à la réunion du double et du corps physique et jusqu'au rétablissement complet de l'état normal, le médium est en danger de mort, sa vie ne tient réellement qu'à un fil : au lien fluidique, qui réunit l'âme au corps. C'est pour cela que ces expériences psychiques ne doivent être tentées que par des magnétiseurs et des hypnotiseurs exercés et compétents.

Les médiums qui ont la faculté de s'extérioriser d'eux-mêmes, voient très souvent un peu avant de s'endormir, leur double aithérique au-dessus de leur corps physique et celui-ci dépouillé du double et du corps astral, leur paraît comme un corps physique ratatiné et noir comme du charbon.

De tous les médiums remarquables que nous avons vus : Slade, Eusapia Paladine, William et autres, c'est Eglington, qui présentait à un haut degré, le phénomène de dédoublement ; en effet sans être voyant, on pouvait voir chez ce sujet remarquable, le double aithérique sortir du côté gauche de son corps et celui-ci se contracter d'une façon très nette, et cela au point, au dire de certaines personnes. qu'un fantôme matérialisé put transporter le corps physique d'Eglington dans la pièce. Nous déclarons n'avoir jamais vu ce dernier fait ; mais nous le croyons possible, car nous avons vu

des lévitations de table en chêne, autrement lourde que le corps d'un homme.

Dans notre prochain entretien, nous traiterons du corps astral.

ERNEST BOSC.

LE LANGAGE DES ÉTOILES

AFFINITÉS ET ANTIPATHIE DES SIGNES ET DES PLANÈTES

Dans presque tous les ouvrages traitant de l'Astrologie, on attache une importance imaginaire aux dignités des planètes, — à leurs dignités de maisons zodiacales. Et depuis Ptolémée, qui colligea et formula, d'après les anciens, les meilleurs règles de l'enseignement de l'Astrologie, pour les transmettre à la postérité, jusqu'à ses copistes de l'époque actuelle, les indications chimériques des termes, des faces et des exaltations ont été répétées, plus ou moins complètement, par tous, à l'exception toutefois de Wilson et de Pearce.

Il semble très raisonnable d'admettre l'existence d'une sympathie naturelle entre la nature d'un signe quelconque et la force solaire, mais il paraît absurde de localiser cette influence dans quelques degrès ou dans un seul degré du signe, comme l'exaltation, ce qui n'est point confirmé par l'expérience actuelle. Les résultats obtenus, par l'auteur, à la suite d'une expérience de 22 années de pratique astrologique, lui permettent de conclure que les planètes possèdent une réelle somme d'influence dans les signes, tout entiers, qu'elles gouvernent. C'est-à-dire que les signes, en question, sympathisent avec leurs gouvernements supposés, comme nature et qualité d'influence ; que véritablement chacune des planètes est plus forte dans les signes de sa nature que dans les autres ; et, enfin, que chaque planète se trouve affaiblie dans les signes d'une nature opposée à la sienne.

La disposition suivante peut être établie d'après les résultats de mon expérience :

Planètes		Signes	Force	Faiblesse
—		—	—	—
♄	gouverne	♑ & ♒	♍ & ♉	♈ & ♌
♃	—	♐ & ♓	♌	♑ & ♍
♂	—	♈ & ♏	♐ & ♌	♓ & ♋
☉	—	♌	♈ & ♐	♑ & ♓
♀	—	♉ & ♎	♓ & ♍	♐
☿	—	♊ & ♍	♒ & ♌	
☾	—	♋	♉ & ♓	♈

Le lecteur notera l'absence de tout système d'harmonie dans la disposition ci-dessus. Rien dans cette « *tarte aux pommes* », comme dit Wilson, ne correspond à la table des dignités planétaires donnée par Ptolémée. Mais j'ai la conviction qu'elle correspond, comme nature, aux faits acquis par l'expérience. Saturne, par exemple, est faible dans les signes de Feu, mais *il ne l'est point dans le Cancer*. Ceci est démontré fréquemment. Saturne ne possède point la cordialité et l'ardeur des signes de Feu, il ne peut donc sympathiser avec ces signes. Il se trouve plus fort dans les signes de Terre, car il s'accorde avec leur laborieuse nature ; et j'ai toujours douté de l'influence de Mars dans le Taureau. Je ne le considère point comme fort, dans ce signe, mais je n'ai point constaté non plus qu'il y soit faible en influence ; il y exerce probablement une influence normale. Je n'ai trouvé qu'une exception à la règle établie ci-dessus, celle de Mars dans le Scorpion. Ce signe est en même temps un signe de Feu et d'Eau, ce qui forme une combinaison ou tout à fait particulière de l'influx aqueux et martial. Une bonne règle à suivre d'une façon générale, c'est de connaître la nature des planètes. et les considérer comme

(1) L'expérience m'a démontré que Mercure est vraiment puissant dans un Signe quelconque quand il reçoit des aspects favorables des planètes. Il est toujours puissant, placé dans l'Ascendant ou la 10me maison, quelque soit le Signe qui s'y trouve.

puissantes, quand elles sont placées dans les signes de pareille nature. Ainsi, Saturne est fort dans les signes de Terre. Jupiter est puissant dans les signes d'une nature noble et féconde.

Mars est fort dans les signes de Feu. Le Soleil est également fort dans les signes de Feu. Vénus est très influente dans les signes d'une nature martiale et féconde.

Mercure est puissant dans les signes d'Air.

La Lune est forte dans les signes d'Eau.

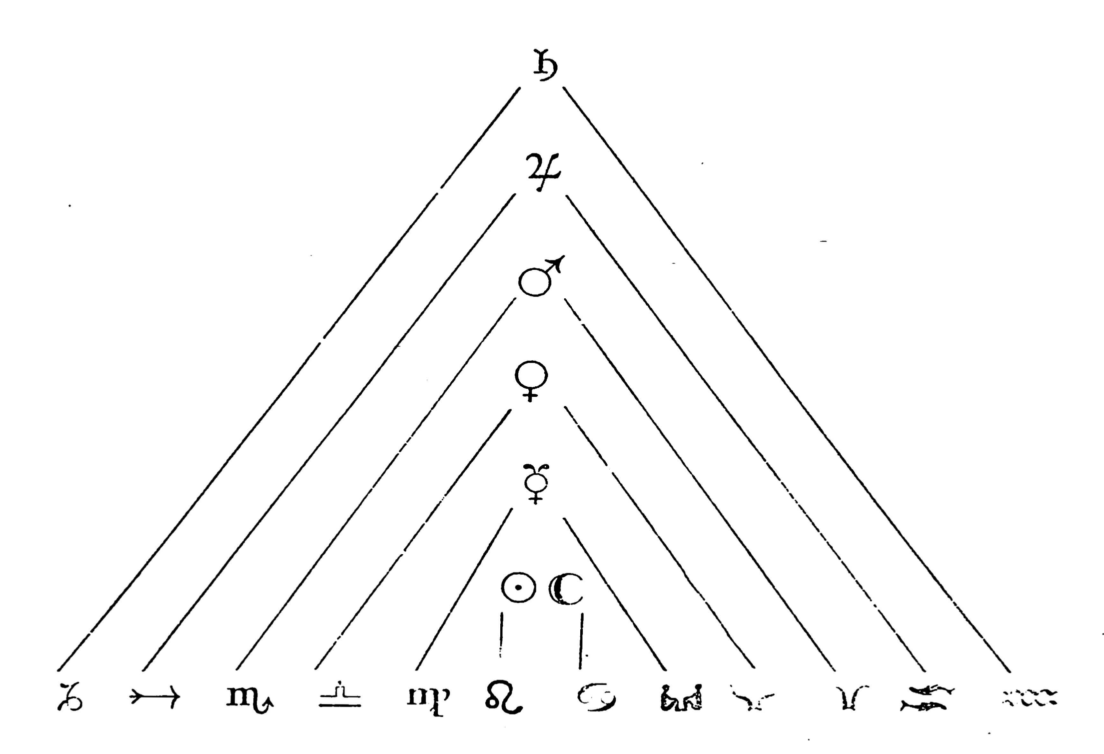
On reconnaîtra par là que Saturne, Mars, Mercure et la Lune représentent les quatre triplicités; tandis que Jupiter, le Soleil et Vénus représentent les qualités nobles, fières, paternelles, idéales, aimantes et fécondes, qui complètent l'organisme humain, telles que nous les rencontrons dans la vie. La planète Uranus correspond comme nature avec le Verseau, mieux qu'avec tout autre signe; le caractère *scientifique, changeant et aérien* (*léger*) est sans aucun doute la qualité d'Uranus.

La planète Neptune autant qu'on en peut juger, donne une influence *favorable,* quand elle est placée dans les Poissons, et des effets malfaisants, quand elle est dans le Bélier, et pour ce motif je crois que les Poissons doivent être le signe naturel de Neptune.

Maintenant, il a été reconnu que toute planète se trouvant puissante, cette qualité augmente son pouvoir pour le bien et l'affaiblit pour le mal. Pourtant je n'ai jamais pu constater ce fait par moi-même; au contraire, j'ai reconnu que la question du bien et du mal dépendait entièremet de la qualité des *Aspects* formés au moment de la naissance. Si Saturne est faible dans une nativité, son pouvoir pour le bien ou pour le mal est en rapport avec sa faiblesse; s'il est puissant, il sera puissant pour le mal ou pour le bien, en raison des aspects qui se produiront. C'est une erreur profonde de croire que Saturne et Mars sont les auteurs de toutes nos infortunes, et Jupiter et Vénus les causes de nos bonheurs. Si Saturne se trouve, à la naissance fort et bien configuré, il procure une fortune durable, par position et direction. Ses bons aspects causeront des événements heureux de longue durée, tandis que ses mauvais aspects produiront des maux passagers. Par contre, s'il est fort et mal configuré, dans

une nativité, les effets seront tout opposés; et les mêmes remarques s'appliqueront aux autres planètes.

Le diagramme suivant, que l'on rencontre dans différents traités, sera fort utile pour trouver les maîtrises des planètes.



Traduction :

JULEVNO

LA PARQLE. — Le Verbe de Dieu, dans son action créatrice est une lumière éternelle et invisible qui illumine les mondes et les hommes. La parole de l'homme dirige les animaux et agit sur ses semblables; mais s'il pouvait réaliser, par la foi christique, les œuvres de Dieu, sa parole accomplirait miracles sur miracles. Si nous avions seulement de la foi gros comme un grain de senevé, nous serions maîtres de la terre entière et de ses habitants. (*Gutman,* 1598).

LE VIVANT PAROS

A M. N. Schveitzer

Au delà de l'Ilissos, à quelques stades d'Athènes, sur les pentes de l'Hélicon que couvrent de verdoyants oliviers, le faubourg d'Agrae étage ses blanches demeures.

Dans la somptueuse villa construite par son père, et qu'il se plaisait à habiter, Timarchos avait, ce jour-là, réuni plusieurs de ses amis que soit son commerce agréable, soit sa prodigalité, attiraient.

De la terrasse de ce véritable petit palais, où artistes et amateurs étaient assemblés, on discernait au premier plan, entre les touffes de tamaris et les plantes rares du parc, la ville-basse, avec ses maisons groupées autour du portique de l'Agora; çà et là, sur la blancheur des temples ou la pureté du ciel, se détachaient les noirs verdis des cyprès couleurs de bronzes; puis, des espaces libres, quelques chaumières; plus bas encore, toute brillante sous le soleil, la baie de Phalère dont l'eau d'un indigo lourd et profond, miroitait sous l'astre au zénith; au large, Egine, se confondant, minuscule, avec les lointains bleuis de l'Argolide. Et sur la mer de Myrtos qui, là-bas, s'ouvrait, immense, en une grande tache d'azur, fuyaient les galères de Cos aux voiles safran, voguaient les pentécontores vers les Cyclades jusqu'à Naxos ou Théra, jusqu'aux confins mêmes de l'Asie, pour Halicarnasse, vers Ephèse, portant leurs chargements de riches étoffes, leurs convois d'esclaves, sous la surveillance des lourdes trières aux rames puissantes.

« Quelle sublimité, s'écria Timanthe, devant le paysage, — Zeuxis imita jusqu'à la perfection le rouge fruit de Bakkhos; Parrhasios voulut, dans son Hermès, traduire les montagnes de l'Attique: mais ce que nul n'a tenté, par Zeus! je le ferai. Je veux par les jeux du cautère brûlant sur la cire polychrôme, fixer à jamais Déméter ou Nérée... »

Un jeune éphèbe, appuyé à une colonne, écoutait attentivement les propos de Timanthe :

« Ce sera Zeus même magnifié par Apollo, dit-il. »

— Qui es-tu? — Apellos.

— Sais-tu dessiner?

— D'instinct! »

Dans le groupe qui entourait le maître de la maison, le vieux Léocharès discutait avec animation : « Sans doute! Phidias demeure encore inégalé, mais quand, le matin, Phœbus frappe de ses rayons directs le Parthénon, la plus humble figure des Panathénées devient supérieure à la Pallas chryséléphantine elle-même!

— Oui, reprit Timarchos, ce fut lui, toujours, qui inspira le grand Praxitèle. Vous souvenez-vous? Qui lui donna l'idée de ses essais d'Aphroditè dont Cnide conserve le meilleur résultat?

— N'est-ce pas le jour, dit Céphisodotes-le-Jeune, où notre courtisane Phryné vint au bain, sur cette plage de Phalère. J'étais tout petit. Elle entra dans la mer qui battait en cadence le rivage de sable fin... — Oui, ce jour-là, frère, affirma Timarchos, Praxitèle habitait ici; il se trouvait où nous sommes et il vit Phryné. — Lorsque radieux et pur, tout humide, son beau corps sortit de l'onde amère, rose sous la brûlante caresse d'Argurotoxos; lorsqu'elle se dressa, rieuse, tordant sa ruisselante chevelure d'ambre dorée, elle lui apparut telle qu'une Anadyomène splendide, sur l'écume argentée des flots bleus.

— Heureux homme! s'exclama Apellos.

— Et ils furent, Scopas et lui, les premiers qui, rompant avec toute tradition, osèrent ainsi représenter l'Aphrodité olympique, observa Léocharès.

— Cependant, Alcamariès? hasard Céphisodotes.

— Oui, mais il ne réussit guère, et ne s'en vanta pas. »

Timarchos regardait les frondaisons du jardin. Au détour d'une allée, près d'un sycomore, le célèbre Apollo de Praxitèle se dressait, claire tache dont la blancheur confuse bleuissait légèrement à l'ombre, non loin d'un massif d'iris.

« Là, dit-il, et sa main étendue désignait le Sauroctone, Praxitèle fit plus qu'il ne fit jamais pour Cythérée, même quand, incomparable, il enveloppait sa nudité d'un frisson d'art.

« — Le modèle en est excellent, apprécia Léocharès, l'allure souple et la grâce inoubliable; d'ici, il a la fleur du marbre de l'Erechthéion qui fut extrait des meilleures carrières du Pentélique.

— C'est du simple paros, même veiné, rectifia Timarchos; mais c'est surtout la Vie d'un Homme dans la Beauté d'un Dieu. Je puis bien maintenant vous dire son histoire; n'est-ce pas, Céphisodotes?

Timarchos passa lentement sa main sur ses yeux; puis, fixant de nouveau le tueur de lézards que le soleil tournant commençait d'aurer :

. . . .

Il y a quatre olympiades dans trois ans, j'accompagnai mon père à la théophanie d'Apollo, à Délos.

Le soleil, pour la cinquième fois depuis notre séjour s'abaissait derrière le Temple et nous nous perdions avec délices dans la foule bigarrée lorsque Praxitèle me dit : « Fils, béni soit ce jour! je n'aurai pas en vain, ici, cherché la vivante incarnation de ce Dieu. »

Un jeune homme vêtu du léger costume des matelots marchait devant nous. Nous l'eûmes vite rejoint. « Homme, lui dit Praxitèle, qui es-tu et que fais-tu? — Je suis Athénien d'origine et marin; je m'appelle Clésydès. — Praxitèle te prend à son service. — Je suis un homme libre. — Qu'importe, Clésydès. Je réglerai ton départ avec l'armateur; tu auras l'hospitalité et la nourriture chez moi, plus six oboles par heure de travail; je te prends comme modèle. Si je mène à bien l'exécution de ce que je conçois, je te garderai. — C'est différent, remarqua Clésydès; en ce cas j'accepte. — Remercie donc les dieux, et Délos, et embarquons, car je suis pressé de rentrer. »

La traversée fut heureuse. Les trirèmes pleines de pèlerins revenaient gaiement; les rameurs, accompagnant la flûte de l'aulète, chantaient et balançaient régulièrement leurs avirons. Bientôt le cap Sunium fut doublé et la péninsule d'Akté parut.

Peu après notre débarquement à l'Aphrodision, nous sortions du Pyrée par la porte de l'Hippodrome derrière le Théâtre de Dyonisos. Le jour baissait. Praxitèle marchait rapidement. Il voulait atteindre Agrae avant la nuit. Clésydès le suivait, docile. C'était un bel homme, à la physionomie intelligente et ouverte, aux yeux glauques, au nez busqué ; il avait le teint bruni, les membres nerveux, vigoureux et musclés ; et pourtant, tous ses mouvements décelaient une grâce indéfinissable. Je le suivais en silence.

Nous avancions d'abord sur la route située entre les Longs-Murs ; puis, au Céphise, traversant celui du Milieu, nous prîmes, plus au levant, un chemin champêtre. Nous étions à environ quarante stades de l'Hélicon ; cependant, la pureté de l'air rendait presque palpable la silhouette fine de ses coteaux. C'était l'heure, où là-bas, sur les pentes, le laboureur dételle ses bœufs. — Après avoir quelque temps suivi la route de La-Baie-de-Phalère, nous l'abandonnâmes, et, traversant le Mur à l'Ilissos, nous remontâmes le cours de cette rivière jusqu'au moment où nous vîmes se dresser au-dessus des remparts de la cité l'imposante colonnade de l'Olympiéion. Nous obliquâmes vers le mont Ardettos et bientôt nous étions discrètement arrivés chez nous. La nuit avait déjà étendu ses voiles.

Lorsque, le lendemain, à l'aurore, je descendis dans la cour, qui s'étendait là, devant le lieu où nous sommes, je ne fus pas peu surpris de voir déjà poser l'Athénien. Praxitèle, après l'avoir endormi, commençait de modeler une masse de terre. Je le regardai faire, sans rien dire. Bientôt, il abandonna son travail, avec dépit : « Matière vile, morte et corrompue, grommela-t-il. Il n'y a rien à en tirer ! » Et se retournant vers moi : « Commande aux esclaves d'apporter le bloc de Paros qui me vint il y a tantôt deux lunes, mes instruments et vite... Toi, cours chercher Polystrates ; c'est le meilleur médecin, et le plus discret », ajouta-t-il plus bas. J'obéis.

Une heure après, Praxitèle avait déjà mesuré son marbre et Polystrates entrait. Praxitèle l'interpella rudement : « Salut ! Médecin. Endors-moi cet homme, et il désigna Clésydès. Rends-le aussi insensible que cette pierre. C'est entendu ? »

— Mais il dort déjà! »

Le sculpteur s'approcha et dit d'une voix grondante mais contenue : « Il me le faut, comprends-tu bien, il me le faut immobile mais vivant. Et cela tout le temps nécessaire à l'exécution de mon œuvre. »

Polystrate regarda Praxitèle. Celui-ci n'avait pas l'air insensé; le médecin dit simplement :

« Il mourrait!

— Tant pis.

— La loi interdit de tuer son esclave.

— La loi! Sache donc, imbécile, que c'est un Athénien, un homme libre. Mais, après tout, qu'est-ce, un démocrate, et je suis un eupatride; c'est le sujet et je suis le Maître; et je le serai! »

Polystrates recula. L'artiste le rejoignit, tour à tour furieux et suppliant : « Mille drachmes pour toi, si tu le fais. Deux mille..., cinq talents, dix... ce que tu veux, mon domaine d'Argolide, mes terres de Phrygie. Mais il le faut, vois-tu, il le faut; ce paros a soif de la vie de cet homme!

— Soit, tu l'auras voulu, dit le médecin. Je ferai ce qu'il te plaira, je n'y suis plus pour rien. »

Et il s'approcha de Clésydès qui, depuis l'aube, n'avait pas bougé. Progressivement, il le réveilla; Praxitèle s'assurait de la souplesse des articulations. Quand il peut leur rendre leur jeu, il fit signe à Polystrates d'arrêter.

Timarchos cessa un instant de conter, puis il reprit :

Oui, ils le saisirent comme un enfant et l'appuyèrent au tronc du sycomore que vous apercevez là-bas. Sous la pression du corps, l'arbre fléchit un peu; d'une fente du bois un lézard sortit et soudain immobile, cligna ses yeux d'or au soleil; puis il disparut.

Mais Clésydès l'avait vu : « Petit... Petit..., chanta-t-il d'une voix très douce, mais si faible que par moments elle défaillait... Petit... » Il fit un pas en avant, toujours tenant l'arbre, et sa main droite sur son bras replié tentait de charmer le reptile enfui.

Praxitèle pâlit et se dressa : « Vite! Polystrates, vite. — Et toi, Clésydès, toi, par Apollo, restes, oh! restes ainsi », lui dit-il dans un élan de folle supplication. Le médecin promenait lentement ses mains sur le modèle; le

sculpteur, du mieux qu'il pouvait, l'aidait, mais avec des gestes qui décelaient une effrayante volonté. Clésydès s'était tu ; il était désormais de roc.

Six fois, Polystrates revint accomplir la même besogne ; après quoi, nul, à Athènes, ne le revit plus ; il était, disait-on, parti en Argolide.

Le soir du premier jour, les points étaient déterminés, et les éclats du marbre volaient sous le ciseau. Le lendemain, les évidés étaient accomplis et lorsque, le troisième jour, Hélios aux crins d'or descendit sur la mer, il éclaira deux corps analogues ; seulement, si de la fleur de l'un, qui était blanc, il faisait un épiderme humain, il ne parvenait pas à ranimer l'autre dont la surface brune commençait à se marbrer de hideuses taches verdâtres.

Et chaque jour qui suivit, l'Alexikakos, de sa chaude caresse, n'en baisa plus qu'un, celui qui était blanc ; mais celui-là semblait tressaillir et vivre. Et de l'aube au crépuscule de chaque jour, sous ce baiser, il continua de vivre et de tressaillir.

En vérité, il fut plus grand que Pygmalion, plus grand que Prométhée même, celui-là qui, se mettant au-dessus des lois humaines, au-dessus des lois divines. déroba la Vie, et sut en animer, pour la rendre immortelle, son œuvre d'Art.

Timarchos se tut, pensif.

Au détour de l'allée, près du sycomore, le célèbre Sauroctone de Praxitèle se dressait. Sous l'éblouissant regard du Dieu de Délos, son corps entier vibrait, sa main paraissait doucement s'agiter, ses yeux prenaient les nuances de la mer orageuse et ses lèvres semblaient remuer faiblement... Il vivait.

Les flots de la mer frappaient la rive avec leur murmure inlassable... Et là-bas, non loin du promontoire de Munychios aux pentes violacées, Phœbus disparaissait aux grottes sombres de Thétys, dans une apothéose sanglante et magnifique, dans une gloire de pourpre et d'or.

Pierre RIMORI.

Les Mathématiques

Les nombres sont comme les signes et les mots des représentations. des manifestations. des représentations.

Leurs rapports sont des rapports universels. Les mathématiques pures sont la contemplation de l'intelligence en tout l'univers.

La mathématique véritable est l'élément propre du mage.

Dans la musique, elle apparaît formellement comme révélation, comme idéalisme créateur. Elle se légitime ici comme envoyée céleste.

Toute jouissance est musicale, partant mathématique.

La vie supérieure est mathématique.

Le véritable mathématicien est enthousiaste *per se*. Sans enthousiasme, pas de mathématiques.

La vie des dieux est mathématique. Tous les envoyés divins doivent être des mathématiciens. La mathématique pure est religion, et on n'y arrive à la mathématique que par une théophanie.

En Orient, la mathématique se trouve dans sa patrie. En Europe elle a dégénéré en simple technique.

Celui qui n'ouvre pas avec recueillement un livre de mathématiques. et qui ne le lit pas comme la parole de Dieu, ne le comprend pas.

Toute ligne est axe d'univers. Les nombres sont les dogmes.

Une formule est une recette mathématique. L'arithmétique est la pharmacie.

Il est fort probable qu'une étrange mystique des nombres existe aussi dans la nature, de même que dans l'histoire. Est-ce que tout n'est pas significatif, symétrie, allusion, et entraînement singulier? Rien ne peut-il se manifester dans la mathématique comme en toute autre science.

NOVALIS
(*Fragments*, trad. Mæterlinck,
Bruxelles, Lacombles, 1895)

La Cabale des Hébreux

(*Suite*)

Mais c'est surtout à la page 193 que ravi d'aise il s'écrie d'un accent de triomphe : « Le système des Kabbalistes ne repose donc pas simplement sur le principe de l'*émanation*, ou sur l'*unité de la substance;* ils ont été plus loin comme on voit, ils ont enseigné une doctrine *assez semblable à celle que les métaphysiciens du Nord regardent aujourd'hui comme la plus grande gloire de notre temps... En un mot, ils nous laissent entrevoir ce que peut la réunion de Platon et de Spinoza.* »

Je proteste que si je prends de nouveau la plume contre M. Franck, ce n'est point par l'envie de critiquer un homme dont le savoir et le talent sont justement estimés. Mais quand des auteurs graves, entr'autres M. Bouillet, dont les deux dictionnaires sont devenus classiques, renvoient avec une aveugle confiance à son livre, comme s'il était propre à donner une notion exacte de la cabale, je crois que c'est un devoir de venger la vérité, et de ne pas hésiter à prouver, pièces justificatives en main; que ce savant ne saurait être une autorité en cette matière. Tout juge impartial se convaincra en lisant mes présentes pages que M Franck ne connaît la cabale qu'imparfaitement, qu'il en ignore la langue, qu'il n'en a pas lu les livres originaux, et qu'enfin s'il est de bonne foi il se trompe du tout au tout sur la doctrine de la cabale hébraïque en ce qui regarde la théologie, c'est-à-dire, la science de Dieu et de ses attributs. Tant est vrai le *Non omnia possumus omnes.*

Uu autre motif me fait descendre dans l'arène. J'ai appris par un professeur de faculté de l'Université Impériale que le livre de M. Franck séduit beaucoup de jeunes israélites. On comprend que rejetant l'individualité de Dieu, ils ne sui-

---

(1) Voir N· 27, Mars, page 71 et suivantes.

vront pas le mouvement qui de nos jours entraîne tant de leurs frères vers la Sainte Religion catholique.

Incrédules, depuis Spinoza jusqu'à ces derniers temps, qui ont préparé les voies à M. Franck.

M. Franck ne peut certes pas revendiquer le mérite d'avoir inventé son thème que la cabbale juive enseigne, comme il le prétend, l'*unité de la substance*, c'est-à-dire le pantheisme. Dans le XVIIIe siècle, Spinoza, qui connaissait aussi peu la cabale, la cabale hébraïque que la théologie chrétienne, essaya de rendre complice de son impie système l'apôtre Saint-Paul et la science secrète des Hébreux ; l'un avec autant de raison que l'autre On a vu plus haut que d'après M. Franck les cabalistes *laissent entrevoir ce que peut la réunion de Platon et de Spinoza.* Un anglais, Henri Morus, réduisit toute la cabale a seize propositions panthéistes. Son mémoire, inséré au tome premier de la *Kabbala denudata,* a fourni la matière du livre allemand de Wachter : *Der Spinozismus in Indenthum.* (Le spinozisme dans le judaisme). Ce fut une bonne aubaine pour le philosophisme payen issu de la renaissance. Aussi n'a-t-il pas manqué d'en faire son profit La Société des Antiquités de Cassel proposa, vers la fin du siècle dernier, un prix pour la solution de la question suivante : « La doctrine des cabalistes *selon laquelle toutes choses sont engendrées par émanation de l'essence même de Dieu,* vient-elle. ou non, de la philosophie grecque? » La docte société mettait donc en fait que d'après le système de la cabale, le moindre vermisseau est une partie intégrante de la divinité. Remarquons la date du programme : ce fut en 1785. On sait où était arrivée alors la philosophie de progrès en progrès depuis le XVIe siècle. Elle avait produit le code affreux de l'illuminisme de Weihaupt, qui préparait avec une adresse infernale la ruine de l'ordre social et de toute religion positive. L'orage s'amoncelait et allait éclater furieux. De nos jours parut sur l'horizon brumeux de l'Allemagne l'école de Hegel, gloire de son époque, dit M. Franck, dont on connaît la funeste influence.

Les auxiliaires juifs de l'Allemagne

L'école des trois principaux représentants du pantheisme allemand, Kant, Schelling et Hegel, a trouvé de puissants auxiliaires dans cette classe de Juifs allemands incrédules, appelés par les fidèles de la synagoque, *die Neumodischen,* comme qui dirait *les néotériciens.* Au jugement de ces *néotériciens* l'antique science ésotérique de leur nation n'était plus, comme enseignent les rabbins, le code des mystères révélés de Dieu immédiatement, ou par des anges et des prophètes, *mais une science purement humaine, le système métaphysique d'un peuple ancien, et, pour cette raison, d'un haut intérêt pour l'histoire des progrès de l'esprit humain.* Parmi ces Juifs libres-penseurs primait avec éclat Peter-Beer; homme d'une érudition rabbinique réelle. Il avait passé sa jeunesse aux pieds d'un Gamaliel fort versé dans le Talmud et la cabale, et entiché de la cabale pratique. Il s'appliqua ensuite aux études classiques des universités chrétiennes, et devint un des savants les plus renommés de l'Europe. Malheureusement il mit ses talents au service de l'incrédulité. Il a consacré la moitié du tome second de son histoire des sectes religieuses des Juifs à la cabale. Il soutient que les Juifs ont emprunté cette science à la philosophie tant ésotérique qu'éxotérique, des Egyptiens, des Indiens. des Chaldéens et des Grecs. C'est cette classe d'Israélites qui a le plus contribué à répandre parmi les savants incrédules de l'Allemagne. l'opinion que la cabale n'est autre chose qu'un système panthéiste. La besogne de M. Franck était donc toute préparée, surtout dans l'ouvrage de Peter-Beer; seulement à la mauvaise foi de ses prédécesseurs, il a ajouté des maladresses, on vient de le voir, qui prouvent invinciblement qu'il n'a pas lu, et qu'il n'est pas en état d'entendre le texte des livres cabalistiques. Tous les passages qu'il donne se compose de citations qu'il a recueillies à droite et à gauche, avec la traduction souvent inexacte, qui les accompagne. La première condition pour porter un jugement sur une science, c'est de la connaître dans son ensemble. Or j'ai bien dûment prouvé que M. Franck n'est point cabaliste; par conséquent son livre ne saurait faire autorité en cette matière.

Paul L.-B. DRACH

Le
CIMETIÈRE D'AMBOISE

(*Suite et fin*)

« Dis-leur : vous voyez là le culte souverain,
Qui du suprême amour, fut la suprême fin.
Quand ce germe fécond eut reçut l'ordre d'éclore,
Les livres, les écrits n'existaient pas encore.
Il est le texte mère ; et les traditions
N'en sont que des reflets et des traductions.
Ce culte fut fondé sur l'homme et la nature.
C'est un appareil vif, calqué sur la blessure ;
Et de la guérison étant le vrai canal,
Il dut prendre l'empreinte et les formes du mal.
D'abus fait en son nom, un torrent nous inonde :
Mais vous qui vous donnez pour les flambeaux du monde,
N'allez plus répétant que tout culte pieux,
N'est et ne fut jamais que superstitieux.
Les bases désormais en sont justifiées :
Si le monde est rempli d'erreurs sanctifiées ;
Si partout l'imposture ajoute à ces abus,
Chaque écart, de leur source, est un témoin de plus :
L'homme qui chaque jour nous montre sa faiblesse,
Sans le fruit de la vigne eut-il connu l'ivresse ?
L'avarice sans or ? sans Dieu l'impiété ?
Et le mensonge, enfin, sans une vérité ?
Adjurez, croyez-moi, vos frivoles études,
Aisément éblouis par des similitudes,
Au plus grossier écueil l'erreur vous a conduits.
Voyant à tous les pas, dans ces différents fruits,
Mêmes faits, mêmes lois, mêmes noms, mêmes nombres,
Vous n'avez pas eu l'art de trier ces décombres.
Le Zodiaque écrit dans Henné, Tintyra,

Les cultes de tout temps avaient ce type là.
Du nombre empreint sur lui, la source est éternelle;
Et le cercle lui-même en offre le modèle.
Qu'importent ces erreurs que les âges roulants
Auraient vu se glisser dans les dates des temps?
Un calcul faux qu'adopte ou produit l'ignorance;
Des bases ne détruit ni l'objet, ni l'essence.
Montez donc à ces lois qui ne changent jamais;
L'esprit dans la nature aime à graver ses traits;
Par elle exactement cette empreinte est suivie :
La mort même ne fait que copier la vie.
Mais quand l'esprit vous peint ces grandes notions,
Et vous rouvre par là les saintes régions;
L'homme en fait le flambeau de l'erreur et du crime
Et marche en cotoyant le néant ou l'abime? »

« Dis-leur : Vous, écrivains, illustres orateurs,
Qui venez, dites-vous, dissiper nos erreurs,
Aux plus beaux de vos droits nous pourriez vous atteindre?
Ce que la poésie à l'audace de feindre,
Votre vive éloquence a droit de l'opérer.
Dans la chaire, tachez de ne jamais entrer,
Qu'au seul nom de celui d'où provient la parole;
Les prodiges alors remplissant votre école,
Sauront de la sagesse assurer vos progrès :
De même qu'un poète instruit de ces secrets,
Qui de l'art de parler serait vraiment l'oracle,
Ne ferait pas un vers qu'il ne fît un miracle.
Oui, nos langues pourraient n'avoir qu'à vous bénir :
Mais si vous préférez de vous faire applaudir;
Si de l'illusion étant les interprètes,
Vous venez, parmi nous, comme les faux prophètes,
Détournez la parole à votre seul profit;
Ou bien dire en son nom ce qu'elle n'a point dit,
Vos paroles un jour vous serez imputées,
Ou comme un faux métal, elles seront traitées. »

« Dis à l'homme de bien : marche le cœur brisé;
Gémissant sur le mal, et sans cesse embrasé
De zèle pour ton Dieu, d'amour pour ton semblable.

De ton maître divin suit l'exemple ineffable.
Si tu sais comme lui porter tous tes désirs
Vers l'œuvre de ton père, et vivre de soupirs,
Pour qu'il regarde l'homme et pour qu'il le guérisse,
Alors te remplissant de l'idée de justice,
Nul ne te touchera sans émouvoir ta foi,
Et sans faire sortir une *vertu* de toi. »

Ici, soit le pouvoir de ma douce espérance ·
Soit que ces grands destins se montrassent d'avance,
Je semblai pressentir qu'à des fléaux affreux
Succèderaient pour nous des moments plus heureux.
Je crus voir la sagesse assise sur son trône,
Retraçant de nos jours ce que vit Babylone,
Lorsqu'au milieu d'un champ, la voix d'Ezechiel,
Fit revivre et marcher tous les morts d'Israël.
Je crus sentir qu'enfin cette sainte sagesse.
Accomplissant pour nous sa divine promesse,
Nous rendrait nos trésors, par Babel arrachés ;
Qu'elle ranimerait tous nos os desséchés ;
Que l'homme renaîtrait, que les tribus captives,
Par lui, du vrai Jourdain, regagneraient les rives,
Et que Jérusalem reverrait ses enfants.

« Oui, me dit Alexis, ils auront lieu ces temps
Où l'homme rentrera dans la terre promise.
Au vrai Dieu, par son bras, elle sera soumise :
Mais annonce aux mortels qu'ils ne l'habiteront
Qu'autant que pour leur maître ils la cultiveront. »

Ces mots sont les derniers qu'Alexis fit entendre,
Quand j'eus loué les cieux, quand j'eus béni sa cendre,
Tout rempli de ce feu qui brulait dans mon sein,
De mon paisible toit je repris le chemin,
Espérant en secret que ces saines lumières
Trouvaient quelqu'accès dans le cœur de mes frères.

L. CLAUDE DE ST-MARTIN.

La Fin de l'Atlantide

(suite)

Après avoir côtoyé encore longtemps les rivages Persiques, Adim parvint dans le canal parsemé d'îles, qui le conduisit au milieu d'un Océan immense. Les Scythes qui vivaient sur ses bords lui apprirent qu'il était dans les mers du Caucase (1).

La voix terrible de la guerre avait retenti d'un bout à l'autre de ces contrées. Les Scythes, mécontents de leur triste patrie et résolus de changer de climats, s'apprêtaient à fondre en Asie, le nombre des guerriers, rassemblés à cet effet était incalculable. Adim, que le hasard avait conduit parmi eux, fut témoin de leurs préparatifs et assista au sacrifice solennel qu'ils offraient au dieu de la guerre pour le rendre favorable à leurs desseins. L'autel de ce dieu barbare n'était autre chose qu'un énorme bûcher, au sommet duquel était planté un glaive couvert d'une rouille sanglante (2). Là de malheureux captifs, traînés en foule pour servir de victimes, étaient livrés aux Prêtres chargés de les immoler. D'abord on versait du vin sur leur tête ; des bourreaux impitoyables leur ouvrait le sein, et leur sang, recueilli dans des vases, était porté en haut du bûcher, et répandu sur le glaive, seul simulacre de la divinité ; ensuite, leurs membres déchirés et lancés avec violence dans les airs, allaient tomber où le hasard les conduisait.

L'amant d'Evehna, frémissant à l'aspect de cette horrible coutume, aurait bien voulu quitter à l'instant ces rivages inhospitaliers ; mais les Scythes, jaloux de rendre un étranger témoin de leur puissance et de leur courage, le retin-

---

(1) C'est aujourd'hui *la mer Caspienne*.
(2) Hérodote, livre IV, page 45 et suiv.

rent et lui firent, malgré lui, les honneurs de leurs fêtes abominables.

L'un d'eux lui montra une coupe immense où cinquante mille hommes pouvaient se désaltérer (1). Cette coupe était de cuivre, et avait une palme d'épaisseur. Voici de quelle manière les Scythes en expliquaient l'origine. Un de leurs rois, voulant connaître le nombre de ses sujets, ordonna à chacun d'eux d'apporter la pointe d'une flèche. Ces pointes étaient en cuivre selon l'usage du pays. Après avoir fait le dénombrement il les fit fondre, pour en former cette coupe colossale, et attester sa puissance aux siècles à venir.

Avant de se rendre au festin préparé à la suite du sacrifice, les Scythes se livrèrent encore à leurs fureurs superstitieuses. Ils choisirent au sort un de leurs compagnons, et, l'ayant chargé de porter aux dieux leurs hommages (2), ils le prirent, le jetèrent avec force dans les airs, et le laissèrent retomber sur des lances affermies en terre, où le misérable perdit la vie.

Entraîné à la table du festin, Adim y vit la plupart de ces barbares, ornés de dépouilles humaines, boire la bière et l'hydromel dans des coupes formées du crâne de leurs ennemis, ou de leurs amis mêmes, immolés à leurs ressentiments (3). Ceux qui ne pouvaient afficher ces preuves de leur courage féroce, étaient réputés lâches; assis loin de la table d'honneur, ils buvaient dans des vases de terre; on les regardait avec mépris. Ceux, au contraire, qui pouvaient se vanter de beaucoup de meurtres, étaient regardés comme braves; on les honorait,, et il leur était permis de boire à la fois dans deux coupes.

Dès que la fête fut terminée, et qu'il fut permis à Adim de quitter cette contrée, il se hâta de remonter sur sa barque, et s'éloigna à force de rames de ces bords sauvages. Pressé plus que jamais du désir de revoir sa patrie, son père, et surtout son amante, il poursuivit sa route sans se rapprocher davantage des terres, jusqu'à ce qu'enfin, guidé par l'astre, il se trouva à la vue du Caucase.

---

(1) Hérodote, livre IV, page 61.
(2) *Id.*, livre IV, page 69.
(3) *Id.*, livre IV, page 48

Mais tandis que le fils d'Eloïm, errant sur les vagues inconstantes, et prêt d'aborder au pied de ce mont fameux, berceau du genre humain, et que les dieux ont réservé pour être son asile, Evehna touche au plus grand des malheurs, et l'instant fatal approche où l'arrêt du destin va être exécuté sur la coupable Atlantide.

Déjà l'ambitieux Zathan est parvenu, à force d'intrigues, à se faire un parti nombreux ; déjà la plupart des Prêtres de Neptune, gagnés par ses promesses, ont abandonné Eloïm ; ils ont levé l'étendard du fanatisme et de la révolte ; ils ont jeté les brandons de la discorde parmi le peuple, qui, toujours instrument aveugle, les a saisis pour en embraser sa patrie.

Jusqu'alors les deux partis se sont tenus en présence ; le sang n'a pas encore rougi leurs mains sacrilèges, grâce aux soin du vertueux Eloïm, qui a trouvé le moyen de suspendre leurs fureurs, en promettant le retour de son fils. Mais enfin le terme qu'il a fixé lui-même est expiré. Adim, parti depuis un an, n'est point revenu : on n'a même aucune nouvelle de son navire. Zathan, trop adroit pour ne point profiter de cette circonstance, a réveillé tous les soupçons répandus autrefois sur le départ du jeune homme, et, sentant que l'instant est arrivé de frapper le dernier coup, a déclaré qu'il choisissait un autre époux à sa fille.

Depuis la nuit heureuse et fatale, où Evehna avait découvert la pomme consacrée à Neptune, elle n'était plus libre. L'amour qui s'était glissé dans son cœur au moment de la déclaration d'Adim, y avait acquis une force nouvelle. L'absence et le temps, loin d'amortir cette flamme, semblaient en avoir augmenté la vivacité, comme pour montrer par cet effet extraordinaire, le pouvoir de Neptune et la volonté des Dieux.

Evehna n'apprit qu'avec la douleur la plus vive, le dessein que son père avait formé de l'unir au fougueux Astarath, l'un des premiers entre les Prêtres qui s'étaient ligués contre Eloïm. Epouvantée de l'avenir funeste dont l'image se déroulait à ses yeux, elle essaya de retarder l'instant de son malheur ; mais tout semblait se réunir pour la désespérer. Son père, sourd à la voix de la nature, n'écoutait le ré-

cit de ses maux que pour se convaincre qu'il était temps de ne rien ménager, et Vénus ne répondait à ses prières, qu'en doublant dans son sein le feu dont elle était dévorée. Ce fut en vain qu'elle espéra même de fléchir Astarath, en lui avouant l'amour qu'elle ressentait pour Adim; elle ne fit qu'irriter l'orgueil de ce Prêtre farouche. Il s'empara des pommes d'or, où étaient tracés les serments qu'elle invoquait, et lui dit que, pour en dégager son âme et en effacer jusqu'au moindre souvenir, il suffisait de les voir brûler sur les autels de l'hymen.

Enfin le jour qui devait éclairer le malheur de la tendre Evehna était prêt à paraître. Zathan, Astarath et les Prêtres conjurés, rassemblés toute la nuit dans un lieu souterrain, après de longues délibérations, s'étaient déterminés à fixer à ce jour même l'exécution de leurs coupables projets.

Ces projets, qui n'avaient pris naissance que successivement, ne tendaient à rien moins qu'à arracher le suprême sacerdoce à Eloïm, et à renverser du trône le roi des Atlantes, afin de réunir dans les mêmes mains le pouvoir absolu du sceptre et l'encensoir.

Il avait été résolu dans le conseil infernal que les conjurés viendraient au temple de l'hymen avec des poignards cachés sous des guirlandes de myrte; qu'ils profiteraient du tumulte de la fête pour s'approcher du monarque et du grand Pontife; qu'ils les immoleraient à la fois, en feignant d'obéir à une inspiration subite des Dieux; qu'ils proclameraient, sur leurs cadavres ensanglantés, Zathan grand Pontife roi de l'Atlantide, et que la partie du peuple séduite par leurs discours, se réunirait ensuite aux soldats vendus à leurs fureurs théocratiques, pour faire main-basse sur les ennemis de l'usurpateur.

Tout était préparé. Le temple de l'Hymen orné de guirlandes sacrées, était rempli d'une foule immense de peuple; la triste Evehna, parée des ornements nuptiaux, les yeux gonflés de larmes, pâle, l'âme agitée d'un sinistre pressentiment, s'avançait à côté de son père, au milieu d'un chœur de prêtresses qui célébraient sa beauté; Astarah, qui l'avait devancée, laissait briller dans ses yeux son orgueil et ses désirs insolents; et le roi des Atlantes, assis sur son

trône d'ivoire, tenait dans ses mains le tissu amarante et or qui devait unir les deux époux. Quant au sage Eloïm, tranquille au milieu de ses assassins, il s'abandonnait sans crainte à la volonté des Dieux.

La tragédie sacerdotale touchait à son dénouement. Déjà Zathan, dans l'espoir de repaître ses regards du meurtre de son rival, tournait vers lui des regards farouches; déjà le perfide Astarath levait la main pour jeter les pommes d'or dans les flammes; tout à coup un triste mugissement se fait entendre; une vapeur épaisse s'échappe des entrailles de la terre, enveloppe les airs, et voile la clarté du jour. Le soleil disparaît. Une lueur rougeâtre qui perce la profondeur des ténèbres, éclaire seule et par longs intervalles, le temple, la ville et l'univers entier, plongés soudain dans une obscurité funèbre. Mille foudres brûlants, portés sur des nuages qui s'amoncèlent et semblent s'attacher à la terre, grondent avec fracas, se heurtent, éclatent. Un bruit souterrain, semblable à celui d'un char roulant sur des tables d'airain, retentit d'un bout à l'autre de l'Atlantide. Le sol secoué avec violence, ébranle le marbre des monuments. Le temple de l'Hymen chancelle; ses voûtes entr'ouvertes menacent d'ensevelir le peuple qui s'y trouve rassemblé. Chacun fuit et se précipite vers la porte, qui ne saurait suffire à la foule épouvantée. Les vieillards, les femmes, les enfants sont renversés, écrasés sous les pieds. Leurs cris plaintifs se mêlent aux éclats du tonnerre.

Zathan seul, que ce bouleversement ne saurait intimider, n'y voit qu'un nouveau moyen de consommer son crime; il distingue à la clarté rapide de l'éclair, Eloïm prêt à lui échapper; il dégage son poignard du myrte qui le couvre, et veut s'élancer sur lui; mais à l'instant la foudre l'atteint et le renverse à côté d'Astarath. Evehna, témoin de ce coup terrible, pousse un cri déchirant et, cédant au sentiment de la nature, tombe inanimée sur le corps palpitant de son père.

(*à suivre*).

FABRE D'OLIVET.

RÉPONSE

à un Lecteur du *Voile d'Isis*

QESCITAH. — Oui, c'est un terme hébreu, qui signifie littéralement Agneau, c'est ainsi que la Vulgate traduit ce terme. C'était le nom d'une monnaie, mentionnée dans la Genèse XXXIII, 19; dans Job XLII, 11; et dans Josué XXIV, 32.

Cette monnaie correspondait sans doute à un poids affectant la forme d'un agneau. — En effet, dans l'Antiquité, chez les Assyriens, les Chaldéens, les Egyptiens, les Perses et autres nations, les poids, au lieu d'affecter la forme d'un cube, d'un cylindre ou de parallipipèdes, affectaient celle d'un animal : Lion, antilope, bœuf, canard et autre animal.

Cette monnaie est aujourd'hui extrêmement rare, je ne sais même, s'il en existe des spécimens. — Voyez les collections publiques et privées.

ERNEST BOSC.

Conférences Sédir

De retour d'une série de conférences en province et dans l'Europe orientale, M. Sédir donnera, dans sa salle, 32, rue Cardinet (au fond de la seconde cour, à droite, rez-de-chaussée) quatre causeries le soir, à 8 h. 1/2 très précises; entrée libre.

Le Vendredi 14 juin : Le Mysticisme.
Le Vendredi 21 juin : Les Tentations du Christ.
Le Vendredi 28 juin : Le Maître.
Le Vendredi 5 juillet : Le Disciple.

En outre, les Mardis 18 et 25 juin, 2 et 9 juillet, dans le même local, à la même heure, séances de consultations, théoriques et pratiques. Entrée payante.

Les Conférences à Nice par M. Sédir, intitulées : *Les Forces Mystiques et la Conduite de la Vie*, sont dès à présent en vente chez Beaudelot, 36, rue du Bac, Paris. (Un in-8. Prix 6 francs.)

Bibliographie

Nous venons de parcourir un livre extrêmement intéressant, bien fait, bien écrit et s'inspirant de la philosophie orientale. Il a pour titre : TRAITEMENT MENTAL et pour auteur : A. CAILLET. Nous n'essaierons pas d'en rendre compte, il y faudrait consacrer trop de pages, tant cette œuvre est touffue et remplie d'idées ; nous nous bornerons à dire à nos lecteurs : lisez-le, et vous nous remercierez de l'avoir signalé à votre attention ; un seul détail un peu faussé : l'auteur croit que c'est un anglais, Leadbeater, qui, le premier, a fait connaître en France l'aura et ses couleurs. Il se trompe ; dès 1898, à l'Institut Psychologique du Dr Berillon, nous avons fait à ce sujet une *Conférence*, qui fit un certain bruit. (C. F. — L'HOMME INVISIBLE, par E. BOSC, Paris Chacornac, page 10, note 1.)

Annonçons également parmi les ouvrages reçus :

LA MANDRAGORE MAGIQUE, par GUSTAVE LE ROUGE, un vol. in-16 orné de cinq pl. Teraphim, Golem, Androídes, Homoncules.

L'ETHER VIVANT et le *Réalisme supra-nerveux*, par PAUL RICHARD, in-16. — Fort volume de près de 400 pages, mais d'une lecture plutôt difficile par suite du style de l'auteur, renferme beaucoup d'idées, cependant.

ERNEST BOSC.

O. DE BEZOBRAZOW.

Le Renouveau. Conférences de Propagande Initiatique, un vol in-12 b. couv. Prix : 2 fr. 50.

Le Renouveau est le titre commun d'une série de conférences faites par Mme de Brezobrazow ; c'est l'essor vif et soutenu d'une nouvelle doctrine religieuse, expliquant le christianisme ésotérique et dont la *femme consciente, édu-*

catrice à tous les degrés doit assurer le libre et plein épanouissement.

Cette série nouvelle d'un auteur connu est donc une revue des idées s'offrant à tout esprit épris de vérité, de grandeur, de visions émouvantes, qui, voulant servir ces idées modernes, cherchent à savoir ce qu'il y a d'universel dans la base même de leur édifice.

Revues & Journaux

L'Initiation (Mars). — *L'Echo du Merveilleux* (Mai). — *La Tribune Psychique* (Mai). — *Le Monde Psychique* (Mai). — *Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental* (Mai). — *Annales des Sciences psychiques* (Avril). — *Les Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée* (Mai). — *L'Etincelle* (Avril). — *L'Hexagramme* (Novembre-Décembre 1911). — *L'Alliance spiritualiste* (Avril). — *Les entretiens Idéalistes* (Mai). — *Revue du Spiritisme* (Avril). — *La Lumière Maçonnique* (Février). — *L'Acacia* (Février). — *Le Mercure de France* (Mai). — *Revue Théosophique Belge* (Mai). — *Luce e ombra* (Mars). — *Filosofia della Scienza* (Mai).

Nouvelles Diverses

Le deuxième congrès de psychologie expérimentale aura lieu l'année prochaine à Pâques.

Toute personne possédant des documents sur la réincarnation sont priées de les communiquer au directeur de la *Filosofia della Scienza,* M. I. Calderone, à Palerme.

La dernière conférence de Papus aura lieu le 27 juin dans la grande salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, à 8 heures 30 du soir.

L'Imprimeur-Gérant : P. CHACORNAC.

Imp. P. CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris